

tholiques, jaloux que celui de Berne est aussi puissant que tous eux, ne le regardent qu'avec des yeux d'envie, & profiteront toujours de toutes les occasions de s'agrandir, en l'abaissant; & s'il s'en présente une de favorable, la France les secondera avec tout l'argent dont ils auront besoin, pour, en abaissant le Canton de Berne, détruire entièrement le parti qui lui est opposé.

Il est surprenant, dis-je, que cette prétendue union Helvetique, fasse tant d'impression à Berne, & que les personnes qui composent le Corps Souverain de cette République, éclairées, prudentes & prévoyantes, comme elles sont, veulent soumettre leurs sentimens judiciaires à la pluralité des voix des Cantons qui sont la plupart rendus à la France, & gouvernés par des gens à qui le Canton de Berne ne feroit pas les baguettes.

C'est donc cette prétendue union qu'il faut combattre à Berne, tout comme à Zurich; & leur faire connoître que l'on a découvert par tout ailleurs, que ce n'est qu'un vain fantôme, & que l'on y est surpris, que les Cantons les plus puissans & les plus éclairés, soient si aveugles, que de ne pas voir que les autres ne s'en servent que pour leur perte, & pour être les Maîtres des délibérations.

Il est vrai qu'autrefois, cette union étoit le seul moyen, pour maintenir le Corps Helvetique en tranquillité pour le soutenir contre les Puissances qui vouloient l'attaquer, & pour affermir sa liberté. C'est par le moyen de cette union, que le Corps est parvenu dans ce degré de Puissance où il est.

Les esprits étoient pour lors unis de cœur, d'intérêts & de Religion; mais à présent qu'il
n'y